



HAL
open science

Ce que lire veut dire. Comment Celan se rencontre avec Synge

Clément Fradin

► **To cite this version:**

Clément Fradin. Ce que lire veut dire. Comment Celan se rencontre avec Synge. Europe. Revue littéraire mensuelle, 2016, Paul Celan, 1049-1050, pp.242-254. hal-01806577

HAL Id: hal-01806577

<https://hal.science/hal-01806577>

Submitted on 3 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce que lire veut dire.

Comment Celan se rencontre avec Synge.

Clément Fradin
Université de Nantes

Une date et deux poèmes

Le lundi 24 avril 1967, pendant Pessach, Paul Celan, enfermé depuis le 13 février 1967 dans la Clinique du Professeur Delay¹, à Sainte-Anne, voit pour la première fois les conditions de son internement, suite à une tentative d'homicide sur sa femme, puis de suicide en janvier 1967², se détendre. L'étau, physique, chimique, se relâche un petit peu et une certaine liberté de mouvement lui est accordée³. Il s'échappe alors, retrouve Paris, certains de ses amis⁴, ses livres en tout cas. La lecture est d'ailleurs déjà revenue depuis quelque temps dans sa vie à la clinique : « Ah : Pouvoir lire comme avant ! » s'exclame-t-il le 8 mars 1967 dans une lettre à sa femme, se réjouissant de pouvoir « suivre » sans « [perdre] le fil »⁵. Le mois de mars 1967 est ainsi marqué par des envois fréquents de livres⁶, Celan en venant même à se plaindre auprès d'elle, comme le 4 avril 1967 : « Tu me demandes de mes nouvelles : je dors bien et pendant la journée, j'arrive à lire. (Grâce au courrier retransmis je n'ai point manqué de livres – qui maintenant, là, m'encombrent. »⁷. Le même jour, il écrit à son fils : « Je dors très bien, parfois, je fais des rêves extrêmement agréables – comme je n'en ai fait que rarement -, et pendant la journée, je lis et j'écris. (Bien entendu, je lis plus que je

1

Les livres lus dans cette clinique mais aussi les poèmes qui y sont écrits, portent presque systématiquement une marque « C. P. D. » pour « Clinique du Professeur Delay ».

2

Voir la chronologie donnée dans : Bertrand Badiou, *Paul Celan - Gisèle Celan-Lestrange. Correspondance*, Paris, Seuil, 2001, Tome II, p. 565 (cité *PC/GCL* par la suite) ; pour la tentative de meurtre voir Bertrand Badiou, *Paul Celan – René Char, Correspondance. 1954-1968 suivie de la correspondance René Char – Gisèle Celan-Lestrange (1969-1977)*, Paris, Gallimard, 2015, p. 300.

3

Voir les informations données dans : Barbara Wiedemann, *Paul Celan. Die Gedichte – Kommentierte Gesamtausgabe in einem Band*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2003, page 777. (cité *KG* par la suite)

4

À cette époque il est fréquemment accueilli chez Jean et Mayotte Bollack, sa femme ne pouvant plus le voir.

5

Lettre 479, in Badiou, *PC/GCL*, Tome I, p. 502.

6

Lettre 481, *ibid*, p. 503 : « Merci, ma chère Gisèle, pour les deux paquets de livres arrivés ce matin. Combien de belles choses à lire ! »

7

Lettre 485, *ibid*, p. 507. Plus tard, le 24 avril 1967, il écrira, toujours à sa femme : « Ne m'envoie plus de livres : j'en suis déjà encombré. Fais-moi juste suivre le courrier et les revues. » (soulignement par Paul Celan) Lettre 501, *ibid*, p. 522.

n'écris ; le contraire serait assez souhaitable.) »⁸ et trois jours plus tard il lui souhaitera « En dehors des études : bons jeux ! Bonnes lectures ! »⁹. Surtout, le 10 avril il relatera un épisode de lecture tout à fait intéressant :

« J'ai passé un dimanche assez paisible [...] après déjeuner, diverses lectures, dont deux chapitres du <Zauberberg> que j'avais adorés à dix-huit ans : "Schnee" et "Walpurgisnacht" [...]. Eh bien, j'ai trouvé ça fade, point "dans le vent", comme dirait Éric, point dans le sien, mais hélas, si peu dans le nôtre. Hélas ? Non, il faut moins de regrets. Mais des âpretés (self-made), mais des saillies rocheuses émergeant des profondeurs, mais de l'esprit rigoureusement anti-bourgeois. Cela m'a fait écrire deux poèmes hier et un aujourd'hui – en tout j'en ai écrit quatorze depuis que je suis ici. »¹⁰

L'exhibition du lien (causal?) entre lecture et écriture (« Cela m'a fait écrire... »), croisée avec la revendication d'une écriture « dans le vent », qui n'est pas celui de l'actualité que voudrait faire entendre l'expression mais celui, individuel, de Celan (et de sa femme? « le nôtre »¹¹), un souffle « antibourgeois », âpre et saillant, reflète « l'esprit » de ces jours de mars et avril 1967 tout autant que la méthode d'écriture : il s'agit de *réagir*, sans « regrets », avec ses outils « (self-made) », face à des stimuli que Celan ira chercher principalement, dans son enfermement, dans les livres qu'on lui fait parvenir.

Le 24 avril 1967 Celan remerciera d'ailleurs sa femme « pour les livres envoyés par Jean [Bollack] »¹² et c'est dans ce contexte rempli de livres et de lectures, selon cette méthode peut-être, que, le 26 avril 1967, Celan écrit deux poèmes qui paraîtront l'année suivante dans *Fadensonnen* (« Soleils de fil »). Ce livre, composé de manière strictement chronologique, peut se lire comme une sorte de journal intime poétique, un journal qui est en réalité aussi celui des lectures de Celan, qu'il les fasse dans des livres ou dans la presse, en bref, un journal des sources qui irriguent son écriture entre fin 1965 et la mi-1967¹³. Le premier poème du 24 avril 1967 porte un titre, chose rare à cette

8

Lettre 486, *ibid*, p. 508.

9

Lettre 487, *ibid*, p. 509.

10

Lettre 489, *ibid*, p. 510-511.

11 Le « nous » relève ici sans doute d'une dynamique privée après ce qu'il s'est passé.

12

Lettre 501, *ibid*, p. 522. Voir la note 1 dans *ibid*, tome II, p. 360.

13

époque dans la poésie celanienne, et commence, sur une tonalité majeure, le quatrième cycle de *Fadensonnen* :

IRISCH

Gib mir das Wegrecht
über die Kornstiege zu deinem Schlaf,
das Wegrecht
über den Schlafpfad,
das Recht, daß ich Torf stechen kann
am Herzhang,
morgen.

À L'IRLANDAISE

Donne-moi le droit de passage
par l'échelle à blés vers ton sommeil,
le droit de passage
par le sentier du sommeil,
le droit de pouvoir bêcher la tourbe
sur la pente du cœur,
demain.

La finale qui ouvre l'horizon des possibles - « morgen » - de même aussi que le ton revendicatif marqué par le mode impératif contrastent fortement avec le deuxième poème du jour, sur un mode mineur, comme en contre-point :

Die Stricke, salzwasserklamm:
der weiße
Großknoten – diesmal
geht er nicht auf.

Auf der Schütte Seegrass daneben,
im Ankerschatten,
neckt ein Name das
entzwillingte
Rätsel.

Les cordes, raides d'eau salée :
le blanc
grand-noeud – cette fois
il ne s'ouvre pas.

Sur le tas d'algues à côté,
dans l'ombre de l'ancre,
un nom se moque de

Si « IRISCH » ouvre des perspectives vers un ailleurs – le terme « Wegrecht » mais aussi la verticalité ascendante de « Kornstiege » - voire la possibilité d'une récolte productive qui évoque déjà celle du soldat des marais de l'ultime poème de *Fadensonnen*¹⁴ - « das Recht, dass ich Torf stechen kann » - « Die Stricke » est pour sa part un poème de la rigidité paralysante - « salzwasserkamm » - et de l'impossibilité de toute ouverture - « der weiße | Großknoten – diesmal | geht er nicht auf. » - dans un univers ombreux - « im Ankerschatten » - voire chargé de larmes dans la connotation de « salzwasser » - ce que le terme final - « Rätsel » - pourrait subsumer et enclore. L'énigme exposée par Celan à la toute fin du poème peut d'ailleurs bien être d'un matériau tel que la macle¹⁵ qui lie les deux individus jumeaux mais séparés (et même plus, dégémellisés) ne pourrait être brisée que par ce nom moqueur, indéterminé et indéfini - « neckt ein Name » - dont le statut pose question : quel est ce nom ? de quoi est-il le nom ?

Le contraste entre les deux poèmes du 26 avril 1967 est aussi renforcé par l'opposition, pourtant complémentaire, des deux atmosphères convoquées. On passe ainsi de l'univers terrien d'une Irlande vallonnée et tourbeuse dans « IRISCH » à un milieu marin, celui des côtes, des rebuts végétaux qu'on y trouve et de l'eau salée de la mer dans « Die Stricke » : cette combinaison des deux poèmes renferme l'image de l'île – territoire entouré d'eau mais qui existe pour lui-même, de manière autonome – à laquelle l'idiome celanien donnera toute sa force, dès le livre *Von Schwelle zu Schwelle* (« De seuil en seuil ») de 1955, dans la mise en place du réseau sémantique autour du terme « Insel » et de ses dérivés « inslig » mais surtout « Inselhin »¹⁶ qui est le poème (et le cycle) conclusif de *Von Schwelle zu Schwelle*. Celan, qui charge ces mots « insulaires », et ce dès le milieu des années 1950, de la valeur de l'individu isolé mais qui se tient pour lui-même¹⁷, autonome, comme l'Irlande au large des côtes anglaises – ce « Ich » dont est lourd, dans la paronomase, « Irisch »¹⁸ - et qui associe ces termes au destin des juifs¹⁹, opère alors, dans la dynamique « irlan-

14 Voir le poème « Denk Dir », KG, p. 262.

15

Le terme « entzwillingt », qui signifie littéralement « dégémellisé », renvoie en effet au lexique de la cristallographie, domaine que Celan connaît bien. Il s'agit de l'opération mécanique ou chimique par laquelle on brise une macle (« Kristallzwilling » en allemand). Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Macle_%28cristallographie%29 et <https://de.wikipedia.org/wiki/Kristallzwilling>.

16

KG, p. 88.

17

Donc le contraire du fameux « No man is an island entire of itself » de John Donne.

18

L'anglais « island » (île) porte aussi cela par effet d'homophonie avec « I-land » (pays du je).

19

Le terme « ghetto » qui intervient sous la forme « Ghetto-Rose » dans le poème de juillet 1962 « Hinausgekrönt » du livre *Die Niemandsrose* et qui renvoie directement au sort des juifs est dérivé du nom d'une île de la lagune vénitienne sur laquelle furent assignés à résidence les juifs de la République de Venise.

daïse » du 24 avril 1967, un retour à la topique insulaire dont il fait le sceau inaugural du quatrième cycle de *Fadensonnen*.

L'Irlande n'est toutefois pas présente que de manière atmosphérique, ou topique, dans ces deux poèmes. En effet, si le dossier génétique des deux poèmes tel qu'il est actuellement connu²⁰ donne de nombreuses indications sur les phases parcourues dans la mise au point du discours poétique il ne résout par exemple en rien la question du titre du premier poème. Des éléments irlandais peuvent bien être identifiés comme tels ici ou là (la tourbe, les algues), il n'en reste pas moins qu'il n'est pas du tout évident de saisir, au premier abord, le sens de cet ancrage dans cette réalité (si) particulière. C'est que Celan, comme souvent alors, passe dans son processus créatif par le recours à une source exogène pour arriver à écrire « dans [son] vent ».

Paul Celan lecteur de Synge

Ainsi, dans les livres qu'il trouve à lire ce jour-là (il n'est pas dit précisément d'où il l'a²¹), sans doute arrivé par la poste pendant son internement, s'en trouve-t-il un qui lui est très certainement adressé par son éditeur, Suhrkamp. C'est un petit livre de 127 pages, trois pièces de théâtre d'un auteur qu'on commence à redécouvrir alors, John Millington Synge (1871 – 1909), un poète et dramaturge irlandais - une traduction en allemand, donc, faite, entre autres (Norbert Miller, Peter Hacks), par une personne que Celan connaît depuis le début des années 1950, Erich Fried²² : *Der Held der westlichen Welt und andere Stücke*²³.

Crayon de papier à la main Celan va parcourir ce livre : il va y lire des histoires tragiques, celle d'une famille irlandaise dont les derniers hommes meurent, happés un à un par la mer, ne laissant qu'une vieille mère un peu folle et deux jeunes filles désespérées (« Reiter ans Meer »), celle d'un mariage refusé à des rôtisseurs vagabonds, mécréants, alcooliques et superstitieux par un prêtre

20

Heino Schmuil, Markus Heilmann, Christiane Wittkopp (eds.), *Paul Celan. Fadensonnen. Vorstufen. Textgenese. Endfassung. Tübinger Ausgabe*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2000, pp. 146-149 (citée par la suite TCA) et Rolf Bücher (ed.), *Paul Celan. Fadensonnen. Historisch-Kritische Ausgabe*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1991, vol. 8.2, pp. 179-181.

21

S'agit-il d'un des « livres envoyés par Jean [Bollack] » que mentionne Celan dans sa lettre du 24 avril 1967 à sa femme ? Voir *supra*.

22

À cette époque, Celan n'a pas encore rencontré E. Fried qu'il critiquera plus tard pour sa position lors de la Guerre des Six Jours. Voir à ce propos la note de Celan sur Fried (et le commentaire) dans Bertrand Badiou, Barbara Wiedemann, *Paul Celan "Mikrolithen sinds, Steinchen". Die Prosa aus dem Nachlaß. Kritische Ausgabe*. Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2005, p. 123.

23

Voir: BPC:QH186. Il s'agit des versions allemandes des trois pièces suivantes : *Riders to the Sea* (1904), *The Playboy of the Western World* (1907), *The Tinker's Wedding* (1909). Dans la bibliothèque personnelle de Celan se trouvent deux autres livres (anciens) de Synge : *Poems and Translations* (édition de 1911 ; BPC:QH184) et *The Playboy of the Western World : A Comedy in Three Acts* (édition de 1911 ; BPC:QH185).

grippe-sou (« Kesselflickers Hochzeit »), celle, enfin, d'un homme de rien du tout, Christopher Mahon, dit Christy, persuadé d'avoir tué son père d'un coup de bêche, un acte qui fait de lui un héros envié dans la petite communauté irlandaise où il finit par échouer et raconter son histoire, une taverne d'alcooliques où il tombe amoureux et est aimé pour la première fois, avant que son père, réchappé du mauvais coup et parti à sa poursuite ne finisse par le retrouver, le démasquer et ainsi ruiner le bonheur du « héros de l'occident »²⁴ (« Der Held der westlichen Welt »).

Des histoires « irlandaises » où se lisent aussi bien la misère, le désespoir, que l'esprit opiniâtre, caustique souvent, de ces petites gens réfractaires aux autorités, à l'Église et à ses sacrements comme aux gendarmes anglais. La langue même de l'Irlande rurale, des terres et des côtes, y est un élément essentiel qui porte, au-delà du folklore dialectal, un élément de réel fondamental pour la poésie de Synge, renvoyant sans cesse aux artefacts les plus communs de ces îles comme à la condition humaine de ces gens de peu. Les traducteurs allemands de l'édition Suhrkamp de 1967 cherchèrent à rendre cette langue « anglaise » particulière en l'ancrant dans un parler populaire aux accents du Nord de l'Allemagne. « Irisch » donc, telle est l'atmosphère de ce 26 avril 1967, date que Celan a méticuleusement indiqué à la fin de chacune des trois pièces du livre : « 26. 4. 67 », une date qui signifie sans doute pour lui une forme de résistance dans sa situation d'isolement autant que d'appropriation par la lecture.

Surtout, la manière dont Celan lit cette traduction de Synge est tout à fait éclairante sur son activité de lecteur en général et, en particulier, le rapport qui peut exister, dans sa poésie, entre source et poème. Car « IRISCH » autant que « Die Stricke » sont directement issus de la lecture de ces trois pièces de théâtre, ce que n'indique pas le dossier génétique actuel. Plus loin, ce livre est aussi porteur, dans les traces qu'on y trouve, de l'atmosphère de ce 26 avril. Ainsi, dans les annotations que Celan fait ce jour-là dans la traduction de Synge, trouve-t-on d'une part des sentences²⁵ ayant trait directement au contexte biographique celanien, d'autre part des formulations frappantes, « excitantes », qui déclencheront l'écriture des premiers poèmes en semi-liberté, sur la liberté et ses possibilités. Ainsi, dans « Der Held der westlichen Welt », la dernière, dans l'ordre du livre, et la plus longue des trois pièces, au milieu d'une scène de séduction entre Christy et Pegeen, la fille de l'aubergiste chez qui ce dernier est hébergé, celle-ci s'exclame-t-elle, répondant de manière un peu ironique à une tirade de Christy :

« Wie Sie das gesagt habn. Wenn Sie nicht hin wärn vom
Laufen, glaub ich, Sie hätten so viel Kunst und Gabe wie

24

Si on traduit le titre allemand de « The Playboy of the Western World ».

25

C'est une constante dans les lectures annotées de Paul Celan que l'opposition entre discours et récit, Celan s'attardant plus volontiers sur les parties discursives que diégétiques à proprement parler.

Owen Roe O'Sullivan oder die Dichter von der Dingle-Bay.
Nämlich das sagen alle, dass die Dichter solche sind wie Sie:
feine, feurige Burschen mit einem großen Zorn, wenn man
sie am Gemüt reizt.²⁶ »

Celan annote à la marge la dernière phrase de ce passage et il y renvoie à la fin de son exemplaire quand il note les pages « 73, 74 » : le poète Celan enfermé, tenu pour fou, bridé, s'identifie-t-il à cet imaginaire populaire, irlandais, du poète « tout feu tout flamme », « avec une grande colère quand on l'énerve » ? Cela est tout à fait vraisemblable. Toujours est-il qu'à la fin de cette pièce, page 110, il annotera de la même manière cette remarque « philosophique » (comme l'indique la didascalie) du vieux Mahon :

« Es ist wahr, die Menschen sind der Teufel, wenn dein Kopf
verrückt ist. Lass mich raus, ich verschwind über den
Abhang, und keiner sieht mich.²⁷ »

Celan, à la « tête folle », rencontre donc deux fois dans ce texte des éléments qui l'invitent à s'identifier aux formules des personnages de Synge. C'est du moins ainsi que nous pouvons interpréter, sans trop nous avancer, ces traces de lecture relevant du thème de la folie (du poète). Le contexte biographique de cette lecture transparait dans les annotations, de même aussi qu'elles révèlent une attitude bien connue chez Celan qui va chasser dans les textes des motifs familiers : ainsi annote-t-il dans la marge cette histoire rapportée par un personnage d'un vieillard devenu fou après avoir reçu un coup sur la tête et qui finit par mourir d'avoir dévoré les entrailles d'une horloge²⁸, de même aussi ce passage hautement pathétique où Christy, découvert par son père devant la veuve Quin, supplie celle-ci dans une scène tragi-comique de ne pas le dénoncer auprès des autres pour qu'il garde l'amour de la jeune Pegeen et s'écrie page 101 :

« Und ich werd Gott bitten, dass er Ihnen seine Hand reicht in

26

« Comme vous avez dit ça. Si vous n'étiez pas crevé par votre course je crois que vous seriez aussi doué en art qu'Owen Roe O'Sullivan et les poètes de la Dingle-Bay. Tout le monde dit, que les poètes sont des gens comme vous : des bons gars, tout feu tout flamme, qui s'énervent fort quand on leur asticote l'âme. »

27

« C'est vrai, les gens sont diaboliques quand ta tête est folle. Laisse-moi sortir, je disparaiss en passant par la pente et personne ne me voit. »

28

Voir l'annotation page 105 à la marge du passage suivant : « Ich hab einen gekannt, dem hat eine rote Stute vorn Kopf geschlagen, und er geht etliche Zeit und bringt Rösser um, nachher frisst er die Eingeweide von einer Uhr und stirbt. » [J'en ai connu un qui s'est fait taper sur le crâne par une jument rouge, après il bouffe les entrailles d'une horloge et meurt.] Le mot-valeur « Uhr » est essentiel dans la poétique celanienne.

der Stunde des Todes und Ihnen die Abkürzungswege zeigt
durch die Wiesen der Läuterung und die Treppe des Himmels
hinauf zum Fußschemel von der Jungfrau ihrem Sohn.²⁹ »

Un passage annoté à la marge et où l'expression « die Abkürzungswege durch die Wiesen der Läuterung » est soulignée en plus, marquant sans doute là son caractère étonnant, intéressant.

Comme à son habitude, Celan va aussi y trouver des mots étranges, frappants ou excitants, « Schnapskruke » par exemple page 109, des mots soulignés et annotés à la marge - des vocables rares, des composés comme l'allemand sait en faire, dialectaux de surcroît³⁰ et qui interpellent, attrapent l'œil, appellent la note. Surtout, il va se servir cette traduction de Synge pour y puiser – de manière directe, comme rarement, matière à écrire. Le poème « IRISCH » est ainsi directement dérivé d'un passage de « Der Held der westlichen Welt », relevé d'un trait léger à la marge de la page 95, presque invisible, où la veuve Quin, celle qui a tué son mari et dont les enfants sont morts, qui vit désormais à l'écart, dans la misère, et qui cherche à tout prix à s'en sortir, celle qui tente alors de négocier avec Shawn, le gras dévot peureux, le gendre idéal du père de Pegeen, ce Shawn qui entend détourner Christy de Pegeen afin de pouvoir l'épouser, c'est donc à lui que la veuve Quin annonce en ces termes ses revendications dans la négociation en cours :

« Gibst du mir die rote Kuh und den Berghammel und das Wegrecht über deinen Kornpfad und eine Ladung Mist auf Sankt Michel und dass ich Torf stechen kann am Westhang ?³¹ »

Celan, donnera, « à l'irlandaise » ou « en irlandais », mais à l'impératif, ses revendications en ce 26 avril 1967 dans la version définitive de « IRISCH ». Ainsi, à travers un processus très typique d'appropriation du matériau exogène, va-t-il d'abord « celaniser » la trouvaille, s'attachant à insérer, souvent par des composés allemands, des vocables de son idiome - « Herz », « Schlaf », mais aussi « morgen »³² - tout en modifiant la structure rythmique et prosodique du texte traduit de Synge où la coordination « und » forme la charnière tonique de cette longue liste de demandes, tandis que Celan

29

« Et je demanderai à Dieu qu'il vous tende la main à l'heure de votre mort et vous montre les raccourcis par les pelouses de la purification et l'escalier du ciel qui mène jusqu'au tabouret du Fils de la Vierge. »

30

Le terme « Kruke » est le bas-allemand pour « Krug ».

31

« Me donnes-tu la vache rousse et le mouflon [sic] et le droit de passage par ton sentier à blés et un tas de fumier à la Saint-Michel et que je puisse bêcher la tourbe sur la pente d'ouest ? »

32

Il en va ainsi dans le passage de « Westhang » à « Herzhang », mais aussi dans la forme « Herz stechen » de la première version, ou encore, toujours dans la première version du poème, la forme « Schlafpfad » dérivée de « Kornpfad ».

article lui son poème et ses requêtes autour de la reprise du terme central « Wegrecht », tissant autour un paradigme spatial (avec les prépositions « über » aux vers 2 et 4, puis le « am » du vers 6) et sémantique, la répétition en fin de vers (2 et 4) du terme « Schlaf » formant le premier moment, préparatoire, du « droit de passage » qui finira par n'être plus prosaïquement et radicalement que « le droit » (vers 5). Enfin, il trouvera à la page 98 le terme « Kornstiegen³³ » (entouré et annoté à la marge) qui sera inséré dans la version finale du poème.

« Die Stricke » est également pris dans le circuit référentiel irlandais par les emprunts que Celan fait dans Synge et qui irriguent surtout la première strophe du poème, même si le passage d'où Celan tire son poème n'est pas annoté, page 15, un moment essentiel de la pièce « Der Reiter ans Meer » où Cathleen, l'une des deux sœurs, cherche à ouvrir le paquet d'affaires trouvées sur un cadavre échoué dans « le Nord » afin de déterminer s'il s'agit de celles de son frère, Michael, disparu en mer, un passage où elle s'adresse en ces termes à sa sœur Nora :

« *Cathleen versucht, das Bündel zu öffnen : Gib mir ein Messer, die Stricke sind klamm vom Salzwasser, und den schwarzen Knoten da bringst du in einer Woche nicht auf.*³⁴ »

Plus loin, la seconde strophe de « Die Stricke » fait elle aussi apparaître, sous une forme décomposée (« auf der Schütte Seegrass daneben ») un terme trouvé, page 12, dans la traduction de Synge, « Seegrassschütte », sans annotations ici aussi, dans un dialogue où Bartley, le dernier frère, celui qui va mourir précipité dans la mer par son cheval, donne les ultimes conseils à sa sœur Cathleen avant son départ :

« *Bartley zu Cathleen : Wenn der Westwind bis ins letzte Mondviertel hält, bring mit Nora Heu herauf für eine neue Seegrassschütte. Schwere Müh werden wir vom heutigen Tag an haben, da nur noch ein Mann in der Arbeit ist.*³⁵ »

Dans ce second poème du 26 avril 1967, écrit pour ainsi dire à rebrousse-pages, Celan s'ap-

33

Ce terme renvoie à des « échelles » pour faire sécher le grain lors de la moisson.

34

« *Cathleen tente d'ouvrir le baluchon : donne-moi un couteau, les cordes sont raides d'eau salée et ce nœud noir là tu ne l'ouvriras pas même en y passant une semaine. »*

35

Bartley à Cathleen : Si le vent d'ouest tient jusqu'au dernier quartier de lune monte avec Nora de la paille pour un nouveau tas d'algues. Nous aurons fort à faire désormais puisqu'un seul homme est au travail à partir d'aujourd'hui. »

puie donc, sans le noter dans son exemplaire, sur la lecture de Synge. Au-delà des emprunts et des transformations (le premier vers, avec l'élision de la copule, est une recombinaison autour du terme « salzwasserklamm » de la phrase « die Stricke sind klamm vom Salzwasser », le « schwarzer Knoten » de la traduction Synge devient « der weiße Großknoten », enfin le verbe à particule « aufgehen » est repris de manière détournée avec « aufbringen »³⁶) et de manière beaucoup moins directe, on pourrait voir une reprise – atmosphérique ? - du thème des deux frères (qui ne sont pas jumeaux dans la pièce) dans les vers finaux du poème de Celan. La deuxième strophe témoignerait alors d'une réception moins littérale du texte lu. Ainsi « das | entzwilligte | Rätsel » n'est-il pas sans rappeler cette vision de la mère, Maurya, qui rapporte à ses filles avoir vu chevaucher son fils disparu, Michael, là où il ne pouvait s'agir que de l'autre fils, Bartney – sinistre présage d'une « énigme dégémellisée » ?

Une triple rencontre : Synge, la biographie et l'idiome

Au-delà de ces commentaires d'ordre génétique, c'est la relation entre texte et source qui est ici en jeu et, partant, la valeur herméneutique des renseignements fournis, dans ce cas, par l'étude de la bibliothèque celanienne. Si la question est ancienne³⁷ de savoir dans quelle mesure les informations exogènes (biographiques, documentaires, testimoniales, etc.) peuvent aider à la compréhension des poèmes de Celan, ces deux exemples apportent un enseignement paradoxal : moins, sans doute, qu'une explication du poème par la source³⁸, c'est avant tout *la relation à la source du poème et du poète* que nous pouvons retracer dans cette lecture de Synge par Celan.

Ainsi la biographie autant que la poétique celaniennes sont-elles les déclencheurs communs de l'intérêt pour les passages qui se retrouveront repris, mais aussi pour ceux qui ne le seront pas, de manière lointaine ou presque plagiaire, dans les poèmes. Nous avons évoqué plus haut les annotations qui ont trait à la folie du poète : dans ce sens, il est probable que Celan joue, dans la paronomase, de la proximité entre le terme « Irisch » et celui de « Irre » (le « fou »). « En irlandais » autant qu'« à l'irlandaise » et de manière un peu folle, donc, Celan accorde alors sa voix sur ce motif rencontré par hasard (mais qui constitue l'univers même des pièces de Synge) et désormais enserré dans sa situation existentielle et dans sa poésie. Le terme « Wegrecht » reprend d'ailleurs cette am-

36

On notera que le composé « salzwasserklamm » n'arrive qu'à la deuxième étape du poème tandis que l'ébauche « All das Salzwasser : wo- | her ? » est raturée. Le « der weiße | Großknoten » de la version finale est pour sa part précédé par diverses formes, toutes exclues dans le processus d'écriture : « Kein Knoten » « Der Knoten » « Der große Knoten » « der Großknoten » « der schwarze Großknoten ». Voir *TCA*, pp. 148-149.

37

Elle est déjà discutée dans les essais de Peter Szondi sur les poèmes berlinois de Celan. Voir de manière exhaustive sur ce point, Werner Wögerbauer « Indexation historique et références personnelles. La dynamique des *Études sur Celan*. » in *Revue Germanique internationale*, 17 (2013), p. 91-102.

38

Qui peut être légitimement envisagée, voir *infra*.

biguïté entre la source exogène, le biographique et l'idiome celanien car ce « Wegrecht » est bien d'abord le « droit de passage » dans la pièce de Synge à l'endroit où Celan le trouve mais il est aussi le « droit de partir » voire le « droit de sortie » qui est accordé à Celan pour la première fois ce 26 avril 1967 tout en reprenant et amplifiant le paradigme du droit³⁹ et du chemin dans la poésie celanienne.

Dans une perspective biographique, le premier poème convoque la figure féminine d'un « tu » qui pourrait bien être identifiée comme l'épouse de Celan, Gisèle, à qui il donnerait dans « IRISCH » ses revendications, d'ordre érotique ou sexuel⁴⁰, si on pense à l'insistance sur le sommeil - « Schlaf », « Schlafpfad » - ainsi que la formule « bêcher de la tourbe »⁴¹, et dont il finirait par regretter, dans une formule autant poétologique que personnelle, la fin de leur relation dans les derniers vers de « Die Stricke », le deuxième poème : « l'énigme dégemellisée » pourrait bien être l'échec de l'amour – fusionnel – des deux artistes alors que le « nom » qui se moque formerait, en contre-point, une échappatoire ou une subsumption⁴².

Mais cette « énigme » (« Rätsel ») est loin d'être neutre puisqu'elle apparaît déjà dans un vers de Hölderlin que Celan cite dans le poème de janvier 1961, « Tübingen, Jänner » : « [...] Ihre – »ein | Rätsel ist Rein- | entsprungenes« –, ihre | Erinnerung... »⁴³ et que le lecteur de Celan ne peut pas ignorer, d'autant moins que le terme figure en finale du poème. Le thème « Rätsel » apparaît en outre dans l'œuvre de Celan sous des formes verbales⁴⁴ qui toutes tendent à faire de ce terme, en accord avec la citation décomposée et recomposée de Hölderlin, un membre important de l'idiome celanien, un équivalent, qui a une valeur définitionnelle, de l'acte d'écrire. Cela est notamment lisible à la fin septembre 1967 dans un court poème de *Lichtzwang*, cinq mois après la journée « irlandaise »

39

Aux deux sens, du juridique et de la rectitude.

40

Notons que Celan n'a pas eu de contacts avec elle depuis février 1967.

41

On pourrait aussi renvoyer à la première version du poème IRISCH, très explicite : « Gabst du mir das Wegrecht über deinen Schlafpfad und eine Ladung auf Sankt Morgen und dass ich Herz stechen kann am Herzhang » (« Me donnais-tu le droit de passage par ton sentier de sommeil, et une décharge pour la Saint-Demain et que je puisse bêcher le cœur sur la pente ouest »).

42

En allant dans ce sens, le passage de « Auf der Schütte Seegras, | die du bereit{s} hieltst, | friert das entzwilligte Rätsel » (« Sur le tas d'algues | que tu tiens prêt | refroidit l'énigme dégemellisée »), dans la première version, et ses évolutions « [...] im Ankerschatten | schluchzt ~~raht~~ das entzwilligte Rätsel » (« [...] dans l'ombre de l'ancre, | sanglote ~~repose~~ l'énigme dégemellisée »), mais surtout le passage de « deckt ein Name das... » (« un nom couvre... ») à « neckt ein Name das... » (« un nom se moque... ») dont les qualités sonores, avec l'allitération, contrastent avec la sécheresse des deux vers finaux, sont éclairants sur les hésitations dans la définition du statut même de cette « énigme », toujours du côté de l'affect (négatif?), tandis que le « nom » est, lui, situé dans un paradigme plus général, englobant ou négateur.

43

KG, p. 133. « Leur – "une | énigme est du pur | jaillissement" -, leur | souvenir... »

44

KG, p. 14, 236, 291, 390, 411, 414.

de Celan et juste après l'écriture de « Die Irin »⁴⁵ : « Die mir hinterlassne | balkengekreuzte | Eins: | an ihr soll ich rätseln, | während du, im Rupfengewand, | am Geheimnisstrumpf strickst. » où la fonction assignée (par le modal « sollen ») au « je » est de « deviner » l'énigme, de la résoudre, la dénouer (l'allemand dirait « lösen ») - précisément ce qui n'arrive pas dans la première strophe de « Die Stricke » - à l'opposé de ce que fait le « tu », qui tricote, qui assemble selon un motif. Le substantif « Rätsel » comme le verbe « rätseln » seraient une manière de dire l'acte (de création) poétique dans ces mois de 1967.

On le voit, les strates interprétatives s'imbriquent les unes dans les autres : si on peut bien lire dans les poèmes un moment biographique fort, celui de la première sortie de la Clinique du Professeur Delay, un jour chargé de frustration (sexuelle, créatrice) qui se lirait dans les pages de *Fadensonnen*, ainsi qu'une adresse à sa femme dont il est séparé, c'est aussi et peut-être surtout le rapport celanien au texte irlandais traduit en allemand qui se joue. En effet, ce que Celan trouve dans ce petit livre ce n'est pas autre chose que lui-même : « À l'irlandaise » autant qu' « En irlandais » ce sont bien, en définitive, les mots de Celan qui envahissent, dans les diverses étapes des poèmes, la source. Celan s'écrit à l'irlandaise. Telle est la lecture celanienne qu'elle s'impose à son matériau. Il irrigue moins la poésie celanienne qu'il n'est irrigué par elle. La rencontre avec Synge – et son débouché poétique – ne sont donc pas juste des hasards « biographique » ou « idiomatique », c'est nécessairement un peu des deux - et ce ne sont sans doute même pas des hasards, tant l'envie de lire et le désir de la rencontre sont présents chez Celan. L'hybridité est donc constitutive de l'écriture celanienne, non pas comme une caractéristique poétique contre laquelle Celan s'est toujours insurgé, lui le partisan de l'absolue vérité individuelle, mais elle est présente dans la processus créatif même qui sait faire feu de tout bois. Celan se rencontre avec Synge, au sens où Synge est un détour pour que la parole celanienne puisse advenir. Lire, pour Celan, est une forme de retour à soi, à son histoire, aux événements personnels et existentiels qu'il traverse comme aux exigences de sa langue et de la « contre-parole »⁴⁶ dont il trouve l'occasion dans les pièces de Synge comme ailleurs – le lu ne dira donc pas autre chose que ce que Celan dit, a toujours dit, dans son œuvre : lire c'est un autre mode du « faire-œuvre », sur le chemin du faire-œuvre.

45

KG, p. 290-291, poèmes datés du 27 et du 28 septembre 1967. Le terme « Irin » (« l'Irlandaise »), dans la structure de ce poème qui décrit une scène de vision, semble alors jouer sur la paronomase avec le terme « Iris » (« l'iris » de l'œil).

46

Jean Bollack, *Poésie contre poésie : Celan et la littérature*, Paris, PUF, 2001.